



Marieke Heebink, Médée géniale dans ses ruptures de ton. PHOTO SANNE PEPPER

«Medea», des corps sans décor

Espace épuré, acteurs magistraux... Simon Stone revisite la tragédie grecque d'Euripide.

On ne peut pas ne pas remarquer l'enfant assis au bord de la scène face au public, Mac sur les genoux, absorbé par son écran. Pendant les mondanités d'usage, le bruissement des bonjours, on tourne la tête et un autre petit garçon, plus jeune, saute aux yeux lui aussi, bizarrement situé, presque parmi nous mais pas tout à fait, debout dans l'encadrure d'une loge. Ce sont nos enfants : les mêmes jeans, les mêmes sneakers. *Medea*, d'après Euripide. Comme on sait ce qu'on s'apprête à voir, on s'inquiète pour eux, qui attendent comme nous que le spectacle commence. Deux petits garçons modèles aux traits fins, du genre que les adultes aiment.

La scène est blanche, sans rien pour distraire le regard. Un écran blanc descend des cintres, mais quand il se relève toujours à moitié, il découvre un fond également blanc, d'un blanc sans défaut. Tant de blancheur crée une abstraction bienvenue, brouille la limite entre le plan horizontal et vertical, et sollicite un espace où tout peut se projeter – les cauchemars comme l'apaisement – et où les vêtements colorés des acteurs se détachent parfaitement. Une femme entre, jeans et hauts talons, les traits un peu usés, qu'on observe en gros plan grâce à la vidéo. Ses premiers mots, à un homme en diagonal qui tient un tableau : «*On nous faisait peindre chaque jour.*» Il est frappant que la seule mention de la peinture quotidienne suffise à faire apparaître et l'hôpital psychiatrique et le puissant désir qu'une vie quotidienne advienne à nouveau. L'homme, à distance, témoigne par sa posture à la fois d'une sollicitude empruntée et de sa volonté d'en finir avec cette femme, Anna. Et très vite, ils vont se disputer à propos de la place des en-

fants – ils sont donc bien vivants. Dans quel appartement doivent-ils vivre ? Le semblant de maintien explose et la comédienne Marieke Heebink est géniale dans les ruptures de ton et dans la manière de laisser filer la violence, pour la rattraper ensuite. Un corps, c'est aussi une maison. Anna : «*Là, il y a quelque chose de mort qui ne vaut plus le nom de vagin. [...] Ils ont trouvé un truc qui contrôle la passion, mentale et physique.*» Docile, le corps présenté sans pulsions de celle qui ne formera avec ses enfants à la fin qu'une seule petite montagne recouverte de cendre.

L'extrême attention avec laquelle on suit les tribulations de cette Médée est liée à ce qu'aucun des personnages n'est ridicule, veule, ou mystérieusement étranger. Ici, Médée a la force des personnages incarnés par Gena Rowlands chez Cassavetes, une énergie salvatrice qui soudainement déraile quand elle crie brutalement son intimité. Jason, nommé Lucas, n'est pas plus un traître infidèle. Juste un homme qui a choisi un autre exemplaire de femme, après péremption du premier. Et les enfants, qui agacent leurs parents en passant leur temps à les filmer pour un devoir de classe, dans l'espoir de restituer les traces d'une famille heureuse, sont irréprochables. La scénographie, qui parvient – coup de génie – à développer des espaces très divers alors qu'il n'y a aucun décor ou accessoire, n'est jamais illustrative. Si bien que le fait divers n'obstrue pas le mythe. Le jeune metteur en scène, acteur et réalisateur polyglotte Simon Stone a créé cette adaptation au Toneelgroep Amsterdam, à l'invitation d'Ivo van Hove. Invité pour la première fois au Festival d'Avignon, il présentera le mois prochain un Ibsen. Puis, à la rentrée, *les Trois Sœurs* de Tchekhov, à l'Odéon, auquel il est désormais associé.

ANNE DIATKINE

MEDEA d'après Euripide. Texte et mise en scène de Simon Stone, en néerlandais surtitré. L'Odéon (75 006), jusqu'au 11 juin.